

et se confondaient presque avec l'horizon, l'œil perçant d'un chasseur pouvait distinguer d'autres loups en sentinelles épiaut les efforts de leurs compagnons pour pousser le cerf vers eux.

Le noble animal semblait ne pas les voir ou dédaigner leur présence, car il fuyait toujours de leur côté.

Arrivé à une certaine distance des sentinelles qui lui fermaient le passage, il s'arrêta un instant.

En effet, le cerf se trouvait renfermé dans un cercle d'ennemis qui se rétrécissait toujours autour de lui, et il s'arrêta pour reprendre un peu haleine. Tout à coup, il fit volte-face, revint sur les loups qui le rabattaient vers leur embuscade, et tenta, pour échapper à ce groupe d'ennemis, un suprême et dernier effort. Mais il ne put franchir le bloc compact qu'ils formaient et il tomba au milieu d'eux. Les uns, écrasés, roulèrent sous ses pieds, deux ou trois décrivirent en l'air une parabole en perdant leurs entrailles. Puis, avec un loup cramponné à ses jarrets, les flancs saignants, la langue pendante, le pauvre animal s'avança vers le bord de l'eau en face de trois spectateurs de cette étrange chasse.

— C'est beau, c'est magnifique ! s'écria Fabian en battant des mains, emporté par de délire du chasseur qui fait taire l'humanité dans le cœur de presque tous les hommes.

— N'est-ce pas que c'est beau ? s'écria à son tour le vieux Canadien, doublement heureux et de la joie de Fabian, et de celle qu'il éprouvait lui-même. Allez, mon enfant, nous en verrons bien d'autres. Vous ne voyez ici que le vilain côté des solitudes d'Amérique : mais, quand vous serez avec Pepe et moi sur la rive des grands fleuves, sur le bord des grands lacs du Nord...

— L'animal vient de se débarrasser de son ennemi, interrompit Fabian, il va s'élancer dans la rivière.

L'eau frémit et bouillonna sous l'élan du cerf ; après lui, elle bouillonna et frémit encore une dizaine de fois ; puis, du milieu du flot d'écume on vit à la fois sortir la tête et la ramure du cerf, et les têtes des loups acharnés à sa poursuite, l'œil sanglant, hurlant de faim et de convoitise, tandis que les autres, plus timides, parcouraient follement les rives du fleuve en poussant de lamentables glapissements.

Le cerf n'était plus qu'à quelque distance de l'flot occupé par les spectateurs de son agonie, quand les loups restés sur le rivage cessèrent tout à coup leurs cris et s'enfuirent avec précipitation.

— Eh ! qu'est ceci ? s'écria Pepe ; d'où leur vient cette panique subite ?

L'ex-miquelet n'eut pas plut tôt fait cette question, que le spectacle qui le frappa subitement se chargea de la réponse.

— Baissez-vous, baissez-vous, pour Dieu ! derrière les herbes, dit-il en donnant l'exemple ; les Indiens sont en chasse aussi.

En effet, d'autres chasseurs plus redoutables apparaissaient à leur tour sur la vaste arène appartenant à tous venants dans ces déserts sans maîtres.

Une douzaine de ces chevaux sauvages que le Canadien et Pepe avaient vus venir se désaltérer galopaient éperdus dans la plaine. Des cavaliers indiens, montés à poil sur leurs chevaux qu'ils avaient dessellés pour les rendre plus agiles, accroupis sur leurs montures, les genoux presque à la hauteur du menton pour leur laisser toute liberté d'allures, bondissaient derrière les animaux effrayés. Il n'y avait d'abord que trois Indiens visibles ; mais, un à un, il en surgit une vingtaine à peu près des limites de l'horizon. Les uns étaient armés de lances, d'autres faisaient tournoyer dans l'air leurs lazos de cuir tressé, tous poussaient ces hurlements par lesquels ils témoignent leur joie ou leur colère.

Pepe lança un regard interrogateur au Canadien comme pour lui demander s'il avait compté sur ces terribles chances pour faire chérir à Fabian leur carrière aventureuse. Pour la première fois dans un semblable moment, le front de l'intrépide chasseur se couvrit d'une pâleur mortelle. Un regard morne, mais éloquent, fut la réponse de Bois-Rosé à l'interrogation muette de l'Espagnol.

— Cela veut dire, pensa Pepe, qu'une affection trop vive dans le cœur de l'homme le plus brave le fait trembler pour celui qu'il aime plus que sa vie, et qu'un aventurier comme nous ne doit avoir aucun lien dans ce monde. Voilà Bois-Rosé qui se sent défaillir comme une femme.

Cependant, il y avait presque certitude que l'œil si exercé des Indiens eux-mêmes ne pouvait percer le mystère de leur retraite. Les trois chasseurs, une fois cette première alarme passée, examinèrent donc plus froidement les manœuvres de l'ennemi.

Pendant un moment encore, les sauvages cavaliers continuèrent à poursuivre les chevaux qui fuyaient. Les obstacles sans nombre dont sont semées ces plaines en apparence si unies, les ravins, les monticules, les cactus aux pointes aiguës ne pouvaient les arrêter. Sans daigner ralentir l'impétuosité de leur course, ou tourner ces obstacles, les guerriers indiens les franchissaient avec une audace que rien n'intimidait. Hardi cavalier comme il l'était lui-même, Fabian considérait avec enthousiasme l'étonnante agilité de ces intrépides chasseurs ; mais les précautions qu'étaient obligés de prendre les trois amis pour se dérober à l'œil des Indiens leur faisaient perdre une partie du spectacle imposant et terrible à la fois d'une chasse dont ils pouvaient eux-mêmes devenir l'objet.

Les vastes savanes, naguère si désertes, étaient changées, tout d'un coup, en une scène pleine de confusion et de tumulte. Le cerf aux abois, forcé de reprendre terre sur la rive, continuait à fuir comme le vent, tandis que les loups, animés par leurs efforts le poursuivaient en hurlant. Les chevaux sauvages galopaient devant les Indiens dont les hurlements ne le cédaient pas à ceux des animaux carnassiers, et décrivaient de grands cercles pour échapper à la lance ou au lazo. De nombreux échos répétaient les vagissements des loups et les hurlements confus et effrayants des Apaches.